Jean-Louis Bentajou, *Le Bleu des lointains*

Françoise Nicol

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/29262>

DOI : 10.4000/critiquedart.29262

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Françoise Nicol, « Jean-Louis Bentajou, *Le Bleu des lointains* », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 25 mai 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/29262> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.29262>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

EN

Jean-Louis Bentajou, *Le Bleu des lointains*

Françoise Nicol

- 1 *Le Bleu des lointains* est le dernier des livres du peintre Jean-Louis Bentajou (1942) (le premier, *Peindre*, chez Ombres, date de 1992). Dans ce livre, comme dans les précédents, la peinture est au centre comme lieu d'*habitation*, pour reprendre la métaphore de Friedrich Hölderlin, et comme objet permanent d'une quête poursuivie par un artiste qui est aussi « fou de peinture », grand lecteur et philosophe. C'est sur cette permanence que repose ce recueil de textes écrits entre 1964 et 2015, réunis pour « rendre sensibles la durée, le retour des mêmes thèmes et leurs variantes » (p. 73). Se succèdent un carnet de 1964-1966 (p. 75-92) ; trois ensembles de pensées fondés d'abord sur l'expérience de l'atelier et dont le bref « Bleu des lointains » (p. 135) livre une des clés du titre, en évoquant les dernières toiles de Paul Cézanne ; un écrit sur les couleurs ; des pages critiques (p. 137-148) intitulées « Peindre avec » Henri Michaux, Piet Mondrian ou Hans Hartung, « chemins côtoyés, abandonnés où je cherchais la peinture » (p. 137) et enfin le lexique, « Retouches » (p. 149-161), allant d'« Aimer (un tableau) » à « Wu Zhen, Ni Zan ».
- 2 En introduction au livre (p. 9-56), Bernadette Engel-Roux, poète, décrit, en six temps, l'expérience de son regard sur l'œuvre. Le récit des visites successives de l'atelier impose la durée, capitale ici, et met l'accent, en miroir de l'artiste lui-même, sur la position du regardeur. La quête, écrit-elle, est celle d'un « lieu intenable », corporel et mémoriel car l'espace de la toile n'est ni image, ni surface (donnée géométrique), ni spectacle, mais présence, au sens actif de ce mot. Le spectateur est forcé de se concentrer sur un seul tableau, considéré comme un événement, au « présent de la peinture » (p. 26). L'œuvre s'accommode mal du regard sur un ensemble de toiles, comme dans le musée ou à travers le jugement global de la critique. Voilà sans doute pourquoi si peu d'expositions ou de photographies donnent accès à cette œuvre impressionnante. C'est aussi sans doute la raison pour laquelle Jean-Louis Bentajou n'aime rien tant que présenter une seule toile à la fois, dressée en « rectangle debout » dans son atelier de la région toulousaine. Les illustrations du livre sont consacrées à ce

geste et à l'atelier seuls. En face, le regard discerne d'abord une couleur, tel le jaune ; puis il s'aperçoit que la toile est faite de milliers de points de couleurs différentes, conquis millimètre par millimètre sur le blanc de la toile, partis à la rencontre de « la myriade des points sensibles » de « ce corps que depuis notre enfance nous échangeons avec les choses » (p. 161). Touches au pinceau n°2 qui « feuilletent l'espace en le différenciant » (p. 126-127) et retouches durant plusieurs années. Devant une telle assomption des couleurs, les mots s'éteignent sous les lèvres.